

## **L'interprétation** **Les limites de l'interprétation**

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)**

Le rapport de signification, semble-t-il, procède du partage de l'être en choses et signes ou, selon le vocabulaire de la *Logique de Port Royal*, en « idées des choses » et « idées des signes » (ch. IV). Pourtant la diversité des signes – du symptôme au signe arbitraire, en passant par le symbole – vient confondre la distinction de l'être représenté (chose) et de l'être représentant (signe). Il y a des cas où une chose devient signe, successivement figurante et figurée, cachant comme « chose ce qu'elle découvre comme signe » (p. 81). Le savoir humaniste, notamment dans sa forme alchimique, avait admis une analogie universelle des êtres, tour à tour choses ou signes, signifiés et signifiants, signes d'autres signes. La nature y était conçue comme un livre où tout se tient par le jeu des signes. Les choses s'entre-signifient, par ressemblance et sympathie généralisées. Mais loin de fixer la connaissance, cette « doctrine des signatures » succombe au « démon de la sémiologie hermétique » (U. Eco, *Les limites de l'interprétation*, p. 86) et condamne le langage et le savoir à l'incertitude. Aucune ressemblance n'est fixée puisque la justification de la moindre analogie exigerait de parcourir le monde entier (cf. M. Foucault, *Les mots et les choses*, p. 45). Plus radicalement, si tout est signe, si l'idée de signe est co-extensive à l'idée d'être, si donc la signification précède et déborde la vérité, alors il faut reconnaître dans l'interprétation un phénomène absolument premier et universel, potentiellement sans limites. L'interprétation dans son illimitation ne fait que traduire

l'ouverture symbolique de l'être sur l'être. Mais la signification implique-t-elle l'interprétation et l'interprétation l'illimitation ? Limiter l'interprétation est-ce supprimer l'équivocité foncière du langage en soumettant la richesse du sens à la logique de la vérité, ou bien, assurer la compréhension en déterminant la signification, là où les signes sont animés d'une « structure intentionnelle de second degré » (Ricœur, *De l'interprétation*, p. 22) ? Comment donc interpréter l'idée de limites de l'interprétation ?

Le concept de limite appartient au vocabulaire du savoir et de la méthode. Connaître, c'est, d'une manière ou d'une autre, poser des limites, et c'est pourquoi la « définition » est, avec la démonstration, l'instrument décisif du savoir. La limite est, en tant que telle, principe d'être et d'intelligibilité. Rien n'est, s'il n'est fini, c'est-à-dire s'il n'est achevé par la détermination de la limite (cf. Aristote, *Physique*, III, 6, 207a15). Au contraire, l'infini <apeiron> désigne l'illimité, l'inachevé, l'indéterminé, l'indéfini <aoriston>, l'inaccompli <atelès>. Or l'interprétation paraît marquée par ce défaut des limites : par la pluralité de ses domaines – la philologie pour la lecture des textes, l'art pour la performance d'une œuvre, le droit pour l'application d'une loi au cas singulier, la traduction d'une langue dans une autre, ou l'attribution de représentations et de croyances à autrui (cf. Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*) –, de ses objets possibles (geste, rêve, comportement, œuvre d'art, histoire ...), de ses niveaux d'application (pour un texte : l'œuvre, la phrase, le mot) ; par les effets de subjectivité qu'elle induit et qui laissent penser qu'il y a autant d'interprétations que d'interprètes ; ou enfin par le caractère illimité de son procès. L'interprétation recouvre ainsi la valeur grecque de l'infini qu'Aristote définissait comme ce en dehors de quoi il y a toujours et encore quelque chose – en l'espèce à dire, à traduire ou à commenter. L'interprétation, à la fois sans forme et sans fin, s'oppose aux exigences principielles du savoir.

C'est pourquoi la question de savoir s'il y a des limites à l'interprétation est loin d'être négligeable. Elle concerne sa nature, sa fonction ou son statut épistémologiques et, plus fondamentalement, les rapports entre le sens et la vérité. Limiter l'interprétation, c'est d'abord en fixer le concept. Doit-on distinguer compréhension et interprétation ou bien admettre, au contraire, qu'il y a interprétation pour toute compréhension ? Définir l'interprétation revient ici à déterminer le contexte de son actualisation. Elle intervient pour relayer une compréhension empêchée, inadéquate, partielle, pour dissiper l'obscurité ou l'ambiguïté du langage, résoudre les contradictions d'un texte (ou entre des textes) ou pour abolir la distance temporelle qui l'a rendu inintelligible au sujet contemporain. Elle est nécessaire pour toute expression complexe où « un autre sens tout à la fois se donne et se cache dans un sens immédiat ». Autrement dit, l'interprétation est soutenue par la volonté de comprendre. Mais les conditions de l'interprétation sont-elles limitées ou bien universelles ? Le sens n'ouvre-t-il pas par lui-même la différence et le détour d'un commentaire infini, irréductible à toute appropriation subjective ? Autrement dit, l'interprétation est-elle limitée à certaines configurations de signes ou s'étend-elle à tout le sens possible par le langage ?

Sans doute l'expression « limites de l'interprétation » s'entend-elle de deux manières. On peut envisager la limitation de l'interprétation comme un problème pratique. De fait, quand bien même on répète que le sens d'un texte est inépuisable, nous nous arrêtons toujours « quelque part ». Il s'agit alors de savoir ce qui motive cet arrêt et si l'interprétation est satisfaisante. C'est vers cette manière de traiter les limites de l'interprétation que s'est orienté U. Eco, subordonnant les droits du lecteur (*intentio lectoris*) aux droits du texte (*intentio operis*). S'« il est difficile de savoir si une interprétation donnée est bonne, il est en revanche plus facile de reconnaître les mauvaises » (*Ibid.*, p. 384), ce qui revient à souligner que même s'il n'y a pas de vrai sens d'un texte, selon le mot de Mallarmé, du moins un texte ne peut pas tolérer n'importe quel sens. Mais l'enjeu de notre question est bien davantage théorique, concernant l'interprétation prise dans sa généralité. Le problème est alors strictement critique : l'interprétation possède-t-elle des

limites constitutives, c'est-à-dire peut-on fonder le pouvoir d'interpréter (cf. Yvan Elissalde, *Critique de l'interprétation*)? Ainsi, s'il s'avère que l'interprétation éloigne à jamais l'esprit de la possession de la vérité, n'est-on pas justifié à la récuser comme un faux savoir au profit de l'idéal logique de l'univocité des signes ? Mais la raison peut-elle renoncer à la dimension interprétative du langage sans renoncer à toutes ses compétences? L'avènement de l'herméneutique, précédé par le travail d'exégèse des textes sacrés, pourrait alors apparaître comme le complément de tout rationalisme. A moins que la « science » herméneutique ne manque radicalement l'originalité de l'interprétation en limitant par avance son universalité originellement inscrite dans la vie, l'existence humaine ou le langage.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)